

La non-violence, une manière de vivre

Jean-Claude Ravet

Numéro 806, janvier–février 2020

La non-violence en action

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravet, J.-C. (2020). La non-violence, une manière de vivre. *Relations*, (806), 21–22.

LA NON-VIOLENCE, UNE MANIÈRE DE VIVRE

Face aux multiples formes de violence qui mutilent la vie humaine et la nature, la non-violence peut nous aider à refonder la société sur de nouvelles bases.

Jean-Claude Ravet

L'auteur, collaborateur de *Relations*, en a été le rédacteur en chef de 2005 à 2019

De plus en plus de gens savent de quoi il en retourne quand on parle d'actions non-violentes. Celles-ci ont fait leurs preuves et ont été adoptées par nombre d'organisations et de mouvements sociaux – notamment par le mouvement écologique. Dans leur combat pour la justice et la liberté, ces groupes visent à conscientiser la population à leur cause et à la mobiliser malgré la menace de la répression, tant en régime démocratique que sous la dictature. Pensons, plus près de nous, aux *sit-in* sur les places publiques ou aux blocages de rues organisés par Extinction Rébellion.

Ainsi, bon nombre de préjugés à l'égard de la non-violence sont par le fait même tombés. Elle ne peut plus, désormais, être confondue avec de la passivité ou targuée de voie d'évitement des conflits. Loin, en effet, d'éviter les

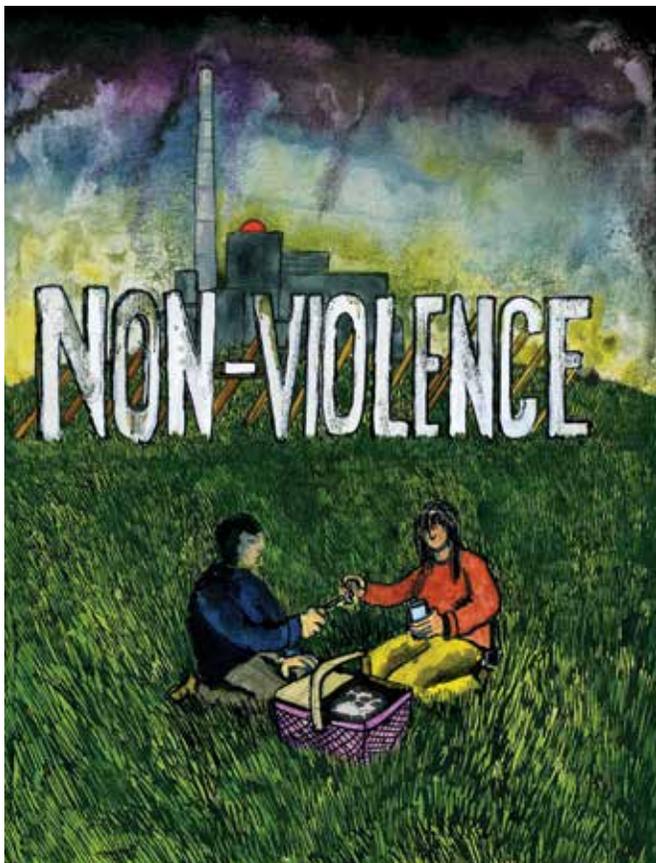
vconflits – parfois même elle les provoque –, la non-violence vise cependant à rompre la spirale de la violence, qui renforce l'homogénéité du bloc antagoniste. Elle se sert de la violence de l'adversaire, soit subie (arrestations, répression, par exemple), soit dénoncée (rapacité, exploitation, etc.), comme levier pour lui retirer le soutien de l'opinion publique.

L'accusation d'inefficacité de la non-violence tombe aussi de plus en plus à plat¹. Déjà dans les années 1970, alors que cette stratégie de lutte était couramment appelée «résistance passive», la philosophe Hannah Arendt faisait remarquer qu'il était assez ironique qu'on appelle de la sorte «l'un des moyens d'action les plus actifs et les plus efficaces que l'on ait inventés²». À cette époque, d'ailleurs, le sociologue américain Gene Sharp avait déjà répertorié plus de 200 tactiques non-violentes³.

Appel radical au changement

Mais réduire la non-violence à une stratégie de lutte, si efficace soit-elle, ne permet pas de comprendre toute la puissance émancipatrice qu'elle recèle. Ce qui n'a pas échappé à Gandhi, par exemple, pour qui la non-violence, en tant que méthode de lutte sociale, exigeait un nouveau mode d'organisation sociale et politique (désigné par les termes *swaraj* et *swadeshi*⁴) et une nouvelle manière de vivre (*satyagraha*).

Il n'est pas anodin que les dimensions politique et économique, autant qu'éthique et culturelle, de la non-violence apparaissent dans toute leur pertinence au moment même de la convergence de deux crises aux conséquences planétaires: la crise de la globalisation capitaliste et la crise écologique sans précédent – qui lui est concomitante. Car la non-violence se présente dans ce contexte comme une manière de sortir de l'impasse civilisationnelle catastrophique à laquelle nous acculent ces crises, porteuses d'une violence séculaire exercée impunément contre les êtres humains (et particulièrement les plus pauvres), au nom de l'appât du gain et du droit absolu de dominer la nature et d'en abuser librement. Elle le fait en n'acceptant plus, comme une fatalité ou le prix du progrès, les multiples formes de violences et de rapports de pouvoir qui structurent la société. Parmi celles-ci, notons bien sûr le productivisme et le consumérisme, et avec eux leurs principaux complices que sont l'agrobusiness, l'élevage industriel et l'extractivisme, qui n'ont de cesse de réduire toute chose, tout être et la vie même en valeur monétaire, en marchandises ou en simples ressources à exploiter. On trouve également en bonne place l'idéologie dominante qui modèle nos existences en véritables rouages d'un système impersonnel, écrasant la subjectivité vivante, sensible et créatrice de sens, au nom d'un «fétichisme de l'objectivité» comme l'appelle



Étienne Prud'homme, *Non-violence*, 2019, aquarelle, marqueur chinois et encre de Chine, 18 x 25,5 cm

le philosophe Jean Vioulac. «Le mort vampirisant le vif», dirait Marx.

Au 150^e anniversaire de la naissance de Gandhi, le 2 octobre dernier, une grande marche pour la justice et la paix est partie de Delhi pour rejoindre Genève. Son objectif : porter la voix des sans-voix de toute la planète en promouvant la non-violence comme stratégie mondiale de changement. Tout au long du parcours de milliers de kilomètres, les marcheurs et marcheuses initieront la population qu'ils croiseront, à chaque étape du voyage, à l'action et aux modes de vie non-violents. À l'occasion du départ de la marche, le philosophe de l'environnement Dominique Bourg visait juste :

«Il ne nous reste que très peu de temps face à l'effondrement qui vient. Le choix est très simple : soit renoncer, mais ce n'est pas une option pour nos enfants, soit tout tenter et être des millions à se rassembler autour de cette idée simple : «être soi-même le changement que l'on veut voir dans le monde», comme le prônait Gandhi. La non-violence n'est pas l'abandon, elle n'est pas la passivité : elle est au contraire une forme active de résistance. Elle refuse la complicité avec le monde tel qu'il est. Elle ne veut pas simplement aider au changement de cap. Elle est la marque d'une impatience : face à l'inertie des gouvernements, elle veut opérer le changement à partir des innovations dont les plus démunis et les exclus sont les auteurs. Sachons saisir cette opportunité.» (*Le Temps*, 2 octobre 2019)

Cette adhésion à une lutte et à une manière de vivre non-violentes est d'autant plus urgente que la spirale de la violence risque de s'emballer dans les années qui viennent. Les forces économiques, qui puisent dans l'état de choses actuel trop de puissance et de richesse pour changer d'elles-mêmes de cap, feront tout en leur pouvoir pour maintenir le statu quo, et cela même si l'avenir de l'humanité est compromis. Elles le feront soit par cynisme – «Après moi le déluge» –, soit par fanatisme, soutenues par l'idéologie transhumaniste délirante, selon laquelle la destruction de la nature est une étape inévitable de l'évolution, l'avenir de l'humain étant dans son dépassement dans la technique.

Si la stratégie de lutte non-violente met du sable dans l'engrenage de la déshumanisation et de la destruction de la nature, la non-violence en tant que manière de vivre apparaît pour sa part comme une façon de créer des oasis d'humanité dans le désert qui croît, d'ouvrir l'horizon sur un avenir gros d'espérance.

Culture de la non-violence

La culture de la non-violence porte en elle une conception radicalement différente du pouvoir de celle qui s'est imposée dans nos sociétés occidentales et capitalistes et sur laquelle sont fondés la politique et l'État : le pouvoir en tant que «pouvoir sur». Cette conception instrumentale et hiérarchique du pouvoir, faisant de la violence une alliée privilégiée pour asseoir son autorité dans la société, contribue à reproduire comme «normaux» les rapports sociaux de domination, l'exclusion, les inégalités sociales et la soumission d'une majorité à une élite. À cette conception du

pouvoir, la culture de la non-violence en oppose une autre, où ce dernier est compris comme «pouvoir de». Centrée sur le partage de la parole et l'action collective, cette vision du pouvoir est intimement liée à la démocratie, à la formation critique de l'opinion publique, au débat ainsi qu'à des institutions qui soutiennent la participation citoyenne et la résolution non-violente des conflits. Il va sans dire qu'elle appelle ultimement à une nouvelle forme d'État, décentralisé, favorisant davantage l'autonomie politique et affranchi du complexe militaro-industriel, allant même jusqu'à développer une défense civile non-violente comme alternative à l'armée.

La culture de la non-violence concerne aussi notre rapport au monde, contaminé par des logiques de pouvoir et une haine de la vie propres au capitalisme. Elle privilégie les valeurs relationnelles comme la solidarité, le partage et la convivialité, aux valeurs instrumentales et marchandes, comme l'efficacité, la rentabilité, l'utilité et le profit, qui, si elles ne sont pas subordonnées aux premières, ne peuvent qu'en venir à mutiler l'humain et la nature. Elle ne considère pas la fragilité de l'existence comme une tare, ni ne cherche à l'éluder ou à la masquer ; au contraire, elle en fait le terreau propice au déploiement des liens de solidarité et du pouvoir du dialogue. En ce sens, elle appelle à s'engager avec confiance dans une relation d'accueil de l'autre et de réciprocité entre les humains et la nature. Parce que bien vivre, pour elle, c'est renouer avec une vie simple et sobre, centrée moins sur l'avoir que sur l'être et sur l'approfondissement des liens qui nous unissent à la vie. Parce que le fait de s'être déconnectés de la nature, dont nous faisons pourtant pleinement partie, constitue une terrible violence d'abord contre soi, puis contre la Terre, notre maison commune.

La non-violence en tant que manière de vivre apparaît pour sa part comme une façon de créer des oasis d'humanité dans le désert qui croît, d'ouvrir l'horizon sur un avenir gros d'espérance.

Sur les chemins de l'amour du monde et de la vie, certes semés d'obstacles et de périls, la non-violence est certainement un guide précieux. 🌱

1. Voir Dominique Boisvert, *Nonviolence. Une arme urgente et efficace*, Montréal, Écosociété, 2017.

2. H. Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 261.

3. G. Sharp, *The Politics on Nonviolent Action. Part One. Power, struggle and defense*, Boston, Porter Sargent Publisher, 1973 ; voir <ecosociete.org/livres/la-lutte-nonviolente>.

4. Lire Rudolf C. Heredia, «Autonomie et interdépendance chez Gandhi», *Relations*, n° 798, octobre, 2018.

5. Voir Serge Mongeau (dir.), *Pour un pays sans armée*, Montréal, Écosociété, 1993.